

Dis-nous, Éric, qu'est-ce que ça veut dire la « gloire de Dieu » qu'on vient de chanter, et comment peut-on dire « Je crois en Dieu Tout-Puissant » quand on voit tout ce qui va mal dans notre monde ? Pourquoi Dieu n'intervient-il pas ? Tu me diras qu'au temps de la naissance de Jésus ça n'était pas franchement non plus le paradis sur terre... Il y avait un empereur qui jetait les gens sur les routes pour compter ses sujets. L'évangile dit aussi qu'après la naissance de Jésus le roi Hérode a fait massacrer les nouveau-nés lorsqu'il a appris des mages la naissance d'un futur roi des juifs. Et puis, au temps du prophète Isaïe, comme on l'a entendu dans la première lecture, bien longtemps avant la naissance de Jésus, il y avait aussi des tyrans, de la violence, de l'injustice. Et ça ne s'est guère arrangé tout au long de l'histoire humaine. Jusque à aujourd'hui où l'on voit resurgir des tragédies qu'on croyait éradiquées : antisémitisme, racisme., terrorisme. Il y a des gouvernants qui n'ont rien à envier aux tyrans d'autrefois et entraînent la mort de milliers de gens. Alors quand on dit que Jésus est le Sauveur et qu'on le voit naître sur la paille et mourir sur une croix, ça paraît un peu dérisoire, non ?

Première question : qu'est-ce que la Gloire de Dieu ? La réponse est assez claire dans la Bible : c'est son amour. Il est le *Dieu de l'Alliance, Dieu avec nous*. « *Dieu est amour* », dira saint Jean en une formule lapidaire. Je sais bien que ma naissance s'est faite au cours d'un processus biologique. J'espère que pour beaucoup d'entre nous ce processus était habité par un amour, une attente de notre naissance, un désir qui nous précédait, celui de nos parents, désir de nous rencontrer et de nous accompagner dans notre croissance. Et que notre naissance a été source de joie. Mais ce que ma foi me dit, c'est que ma naissance est aussi précédée, comme celle de mes parents, par un amour premier, indéfectible, sans condition, de Celui que je vais nommer tout à l'heure : *Notre Père*. Et que cet amour ne me sera jamais ôté, qu'il m'accompagnera et qu'il m'attend, à l'accomplissement de tout. C'est peut-être déjà le sens du message de Noël à travers la naissance de cet enfant qui ne cessera de dire que nous sommes, nous aussi, les fils et les filles du Très-Haut, ses enfants bien-aimés.

Au cœur de ma croissance biologique grandit aussi une autre réalité, unique, immatérielle et pourtant tellement concrète : la *personne que je deviens*, l'être humain qui est appelé, qui est suscité par toutes les rencontres que je fais, les joies qui sont les miennes, les épreuves aussi – oui, les épreuves – qui mettent au défi ma façon de rester humain, de grandir en humanité et pas seulement de sauver ma peau. C'est bien le mystère que les parents découvrent en accompagnant leur enfant. Ça, c'est ce qu'on pourrait appeler notre manière d'être *vraiment vivant* et pas seulement de rester en vie.

Alors oui, dans cette croissance, *Dieu est avec moi*, dans l'intimité : ma conscience ; mon écoute de ce qui est bon pour moi et pour l'autre ; mon écoute de la Parole de Dieu ; la prière ; le temps de se recueillir. Cette croissance ne peut que s'accompagner, on ne la contraint pas, on ne la fabrique pas à la manière d'un objet.

Sur la redoutable question du mal, la Bible nous dit déjà ceci d'essentiel : ce n'est pas un problème qui peut trouver sa solution. C'est une réalité qui est là, enfoui au cœur de chacun de nous, de nos relations et donc de nos sociétés. Et ce mal, je dois le débusquer en moi, en l'autre, le reconnaître pour qu'il ait le moins de prise possible sur moi et dans mes relations avec les autres. C'est tout ce qui me déshumanise, pour le dire d'un mot : ce qui tue la personne que je peux devenir ; ce qui nie la présence et la voix de l'autre ; ce qui refuse la rencontre et le dialogue ; ce qui se plaît dans la domination et l'affirmation de son ego ; ce qui a jouissance à imposer sa volonté seule. C'est comme une sorte de cancer de la personne, qui se met à proliférer et prend sa place.

Sur cet aspect, le récit que nous venons d'entendre dit des choses précieuses. Il y a deux mille ans, comme aujourd'hui, tu le dis fort bien, notre regard peut être capté, fasciné par une puissance dominatrice qui impose et fait de chacun de nous un instrument plié à son pouvoir. Cela s'appelait à l'époque l'Empire, personnifié par César Auguste, avec ses relais, les gouverneurs, l'administration impériale et l'armée. On peut passer son temps sur les chaînes d'info, les réseaux sociaux... Et, par-delà l'information légitime, se laisser capter, gagner pas la colère, la peur, la frustration.

Au milieu de ce pouvoir exorbitant, tonitruant, un homme, une femme enceinte, une ville parfaitement inconnue : Nazareth. Un événement banal, universel et pourtant unique en réalité. Une naissance qui se passe de nuit, comme voilée ; une naissance exclue de la salle commune, comme si l'humain n'était plus intéressé par sa propre naissance. Mais c'est là que Dieu va révéler sa présence. Dans ce qu'il y a de plus secret, de plus fragile, qui est la vie qui se confie entre nos mains : un enfant !

Ici, soit on passe son chemin, au mieux émus par un conte pour enfant, soit on rit avec les cyniques, soit on est déplacé intérieurement (comme Joseph et Marie) et on essaie de comprendre en entrant en soi-même. Et on regarde comment cet enfant, qui finira sur la croix, soulèvera une prise de conscience, une lucidité, un élan humain et spirituel, une espérance et une foi que même un Empire ne pourra écraser.

Alors, pour balbutier quelques mots sur ta question du Salut, Bernard : *Jésus vient sauver l'humain en nous* ; ce qui est à l'image et à la ressemblance de Dieu ; ce qui est de Dieu et va vers Dieu. Il n'est pas venu sauver la monarchie d'Israël, pas plus qu'il n'a sauvé le Temple de sa destruction. Il est venu chercher l'humain en chaque homme, en chaque femme. Il est venu le susciter – et le re-susciter – chez la Samaritaine, chez Zachée, chez la Syro-phénicienne, chez tous ceux qu'il a rencontrés durant sa vie terrestre. Mais peut-on sauver quelqu'un de force et contre lui-même ? Il n'a pas pu arracher Judas à son rêve de zélote voulant prendre les armes, ni sauver Caïphe, le grand prêtre, ni Hérode, ni Pilate. Face à ce refus, il a aimé jusqu'au bout, dans un refus radical de la violence. C'est le paradoxe de

la Croix – déchaînement de la violence qui veut enfermer Dieu dans un salut de domination : « *Si tu es le Messie sauve-toi toi-même !* ». C'est la vie qui se donne jusqu'à l'extrême : « *Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne.* » Il nous a appris à faire confiance jusqu'à cet extrême : « *Père, en tes mains je remets ma vie.* »

Que partagerons-nous, frères et sœurs, pour ce Noël ? Les vents mauvais du monde et la peur qu'ils charrient. Ou la multitude de nos visages appelant l'amour de l'autre pour renaître toujours plus dans notre humanité ?

« *Un enfant nous est né, un fils nous est donné, sur lui repose la gloire !* »

Joyeux Noël à toutes et à tous !